Document generated on 04/25/2024 8:01 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Regards sur la poésie

Éric Latendresse

Volume 40, Number 3 (237), June 1998

Rina Lasnier

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31827ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Latendresse, É. (1998). Regards sur la poésie. *Liberté, 40*(3), 56–61.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉRIC LATENDRESSE[1]

REGARDS SUR LA POÉSIE

Par accident ou par volonté, plusieurs poètes sont témoins de ce qui les amène à écrire. Délires, amours, musiques, contemplations — la liste est trop longue. Le témoignage de Rina Lasnier, quant à lui, est composé de communications, d'articles, d'«avant-dire» et de quelques notes placées en travers de ses chroniques parues dans des revues comme *Le Richelieu* ou *Les Carnets viatoriens*. La plupart de ces textes ont en commun la définition d'une poétique qui ne connaît véritablement pas de contradiction. Alors que plusieurs poètes peuvent rejeter leurs premières conceptions de la poésie, Lasnier précisera ou ajoutera sans jamais nier ce qu'elle avait formulé dans ses premiers textes. L'homogénéité évidente de ses propos est doublée d'un refus du compromis. Cette position aura eu le mérite d'être soutenue par une poésie dévouée non à elle-même, mais au partage de la vérité. Et ce partage, Lasnier y tient: «Puisqu'en fin de compte le poète seul répond de son œuvre, il n'est pas sans intérêt qu'il relève le tracé de sa parole, en fournisse une légère épure[2].» De

1. Codirecteur de la revue de poésie *Entrelacs*, Éric Latrendresse rédige un mémoire sur *Escales*, de Rina Lasnier. Il collabore à *Liberté* pour la première fois.

2. Dans *Poèmes I*, Montréal, Fides, coll. du «Nénuphar», 1972, p. 7.

ce tracé surgit une opinion singulière sur la poésie, où il est question de sa justification et de son rapport au monde. L'équilibre entre ces deux éléments demeure essentiel. Aussi Lasnier croit-elle qu'il doit toujours être recherché par celui ou celle qui écrit un poème. Une demande simple et claire, si loin des revendications actuelles portant sur «l'éthique du poète», «l'éthique d'écriture» et autres tics.

«Ce qu'est pour moi la poésie? Une vie chaleureuse, difficile et forte, une sorte de lutte naturelle contre la passivité, la facilité et la décomposition», écrit-elle en 1969. À partir de cela, on remarque qu'elle n'a jamais cessé de s'en prendre aux «tribunes d'autorité», aux critiques qui auraient voulu, selon elle, mortifier la voix du poète. Mais à quoi rime cette opposition (presque une obsession) envers la critique mal aimante? Selon Lasnier, le vrai critique apporte «l'éclairage profond de l'admiration et de l'amour». Lorsqu'elle est imprégnée de respect, l'acceptation devance toute espèce d'analyse. Ce n'est pas une question de résignation. Il faut comprendre que l'enjeu est énorme. La poésie est un mode de vie. À quoi la comparer? On pense à *La Vie recluse en poësie* de La Tour du Pin. Une vie en poésie, c'est-à-dire une vocation, au même titre que l'appel lancé à l'anachorète ou au cénobite. La poésie selon le premier des deux modes est plus facile à admettre, mais il existe aussi, pour Rina Lasnier, une «fraternité» de la poésie[3]. Ce serait donc une vie à deux vitesses, deux profondeurs, et avec ses propres exigences. On connaît déjà bien la voix de la solitude. Qu'en est-il de la vie solidaire?

Cette fraternité, on s'en doute, marque les poèmes. Il y a entre autres, dans *Escales*, ce poème, «Frère noir», où Lasnier laisse en plan ce qui ressemble à une apologie du poète, symbolisé par cette ombre.

3. Voir à ce sujet le texte «Votre frère le poète», dans *Études et conférences*, Joliette, Parabole, 1984.

Frère, tu es la somme de toutes les ombres;
Ton visage, c'est la minuit de toutes les nuits,
Tes gestes, méconnaissance du monde,
Ton oreille, filet jeté sur ce qui fuit.

Le lien a été rompu entre la lumière et toi,
Ton œil déparié du ciel hésite dans l'air
Tel un fil qui dans l'automne ondoie;
Tes larmes sont les miroirs éclatés de tes paupières.

Tu es très noir, plus noir que l'ombre sous l'arbre,
Et l'ombre ne voit point l'arbre qu'elle décalque;
Le silence est sur toi un sommeil opaque
Et tu ne vois point ce que ton sourire effare.

Frère, tu n'as pas vu l'éventail du soleil
Élargir le jour en espaces graduels;
Tu n'as pas vu les ailes monter sans appui
Et l'oiseau s'écarter de son propre cri.

Ô mon frère aveugle, avec tes deux mains tendues
Tu soulèves et déroules ces laizes de lumière
Où nous dormions, comme au linceul descendus;
C'est de ta nuit que surgit l'aube originelle,
Toi seul nous ramènes de nos regards de proie
À ces regards nus où soudain l'âme se voit!

Le poème, assez complexe, est ordonnancé par plusieurs isotopies. Il y en a deux qui s'avèrent très importantes: celle de la cécité («œil», «aveugle», «mains tendues», etc.) et de la mort («noir», «larmes», «ce qui fuit», «linceul», etc.). Le cas de «Frère noir» est intéressant puisque le poème ressemble à un éloge du surnaturel. On remarque d'abord la liste des principaux attributs de ce «frère». Ainsi, l'utilisation du «tu» paraît être avant tout une

manière de justifier, dans le texte, cette description aussi généreuse qu'étrange.

Le «frère» est d'abord présenté comme «la somme de toutes les ombres». Puis cette figure singulière sera décomposée de strophe en strophe («visage», «oreille», «œil», «mains», etc.) pour dresser un portrait surprenant. On comprend par les deux premiers vers qu'il a la propriété d'être concentré, alors que d'ordinaire chacune des parties d'un corps augmente son étendue. Pour le frère noir, l'addition de tous les membres donne la noirceur: «tu es très noir, plus noir que l'ombre sous l'arbre». Tout au long du poème, on ne réussit à percevoir du frère aveugle que cela: le noir. Les autres couleurs sont absentes ou interdites. La fin se veut un dernier éloge: «Toi seul nous ramènes de nos regards de proie / À ces regards nus où soudain l'âme se voit!». Le frère noir, malgré son opacité, permet à l'âme de se voir. Paradoxe important. Comme les deux derniers vers du poème le laissent entendre, la fraternité mise en cause relève moins d'une filiation familiale que d'une communion spirituelle. D'où l'absence d'apitoiement ou de compassion devant la cécité du frère noir. Le frère aveugle est le seul qui puisse servir de guide. Il n'y a que lui qui éclaire l'âme des autres, parce que son regard produit la lumière.

On note que le personnage est moins sombre que Lasnier ne le laisse paraître. Sa couleur, fallait-il que ce soit le noir? Ces pistes permettent de suggérer une autre isotopie, celle du «poète». On envisage ainsi le rapport qu'entretient le je avec le frère noir sous l'angle d'une fraternité d'écriture. L'éloge est destiné au poète ou à celui qui est dans la fraternité de la poésie. Le poème devient une esquisse de la perception du poète. La lumière est ce qui éclaire le monde; elle permet à tous de le voir tel qu'il mérite d'être perçu. Or, pour le frère noir, ce lien a été rompu. Il lui faut donc voir autrement, trouver une autre voie qui lui donnera accès à la connais-

sance du monde. Cette voie, c'est le regard instrospectif: «Tes larmes sont les miroirs éclatés de tes paupières». L'idée de «miroirs éclatés» laisse supposer que le frère noir n'a même pas droit au reflet de sa propre image. Que lui reste-t-il à voir alors? Il est forcé de toujours aller plus loin «en soi» pour chercher la lumière, lue ici comme la vérité. Grâce à cette recherche, les autres (le *nous* de la dernière strophe) peuvent eux aussi être ramenés à des regards nus. La noirceur est donc synonyme de pureté et de désencombrement. Elle précède «l'aube originelle». Les gestes du frère noir de soulever et dérouler les laizes de lumière peuvent être assimilés à l'écriture. C'est l'issue d'une recherche ascétique où l'œil est «déparié du ciel» (2e strophe).

La figure du «frère aveugle» est repérable dans plusieurs textes ultérieurs et jusque dans les derniers recueils de Lasnier. Dans le poème «Fête d'aveugle» *(Paliers de paroles)*:

L'oiseau emporte les yeux aveugles
le chant essore mieux que l'oiseau;

Capable de suppléer au regard introspectif, le chant est l'autre ressource de l'aveugle ou de celui qui *veut* voir. Ainsi se présente le début de *Voir la nuit*:

La voix s'impose pendant que le regard s'exile au sombre des paupières (...)

Dans *Entendre l'ombre*, «Dernier regard» évoque l'impossibilité de revenir au regard antérieur:

un adieu d'oiseaux, revenus
déchirer mon dernier regard...

La vision introspective, comme le chant, reste

modulée par le monde. Il faudrait lire comment Rina Lasnier elle-même, du commencement à la fin de son œuvre, a réussi à exploiter ces deux moyens avec discernement. Cette conciliation n'est pas sans rapport avec le choix d'une vie en poésie, telle qu'elle l'aura présentée dans ses poèmes et ses articles. Les conséquences de ce choix restent à discuter, mais non l'importance de sa durée. S'il faut une certitude, celle-là est nécessaire. D'un livre à l'autre, c'est parce qu'il s'agit d'une vocation que la poésie de Rina Lasnier est marquée par le dévouement. « Il existe une sorte de permanence de l'émotion, du rythme; une pérennité du chant qui fait fi des dogmes et des étapes[4]. »

4. *Ibid.*